



mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Numéro 4

Parutions inopinées

Janvier 2013

Sommaire :

Page 1 : Édito et sommaire

Page 2 : *Le Géant égoïste*, surprise bouleversante

Page 5 : *Mildred Pierce*, femme forteresse

Page 6 : Familles de cinéma, familles au cinéma

Page 9 : *Les vents contraires*

Page 10 : *2 automnes 3 hivers*, surprise ébouriffante

Page 12 : *La Marche*, un film, une histoire, un hommage

Page 13 : Une note musicale

Page 14 : *Le Loup de Wall Street*, surprise enivrante

Page 15 : Contacts rédaction

Edito, avec un mot pour résumer : *déconnectés !*

Le programme de ce quatrième numéro de *mécina* a changé ! Car finalement, le temps a passé, les temps ont changé, les films ont filé. Je préfère donc vous parler ce mois-ci de ceux que j'ai davantage à l'esprit. Sans oublier un petit mot pour quelques autres. En fait, les principaux films dont je vais parler : *Le Géant égoïste*, *2 automnes 3 hivers* et *Le Loup de Wall Street* sont trois films qui se sont imposés à moi, au détour d'un conseil, d'une émission, d'une affiche. Bref, à chaque fois un déclencheur qui m'a poussée à aller les voir, sans l'avoir décidé. Or, pour chacun, ce fut une surprise. À moi donc de vous livrer ces trois surprises, trois, comme dans les boîtes de Kinder ! Allez hop, trois Kinder à ouvrir et découvrir !

Ce mois-ci les films sont liés entre eux, et seront aussi reliés à des chansons, des livres qui viendront les illustrer. On démarre l'année en beauté, sous le signe de la variété, de la curiosité et de l'inattendu ! Youpi !

Surprises !

La bouleversante :

1. *Le Géant égoïste* de Clio Barnard

L'ébouriffante :

2. *2 automnes 3 hivers* de Sébastien Betbeder

L'enivrante :

3. *Le Loup de Wall Street* de Martin Scorsese

LE GEANT EGOISTE, de Clio Barnard

Avec : Conner Chapman, Shaun Thomas, Sean Gilder. Scénario : Clio Barnard, d'après l'oeuvre d'Oscar Wilde. 1h31. Angleterre, 2013.

En deux mots, l'intrigue : Arbor, 13 ans, et son meilleur ami Swifty habitent un quartier populaire de Bradford, au Nord de l'Angleterre. Renvoyés de l'école, les deux adolescents rencontrent Kitten, un ferrailleur. Ils comment à travailler pour lui, collectant toutes sortes de métaux usagés. Kitten organise de temps à autre des courses de chevaux clandestines. Swifty éprouve une grande tendresse pour les chevaux et a un véritable don pour les diriger, ce qui n'échappe pas au ferrailleur. Arbor, en guerre contre la terre entière, se dispute les faveurs de Kitten, en lui rapportant toujours plus de métaux, au risque de se mettre en danger...

Le Géant égoïste fut pour moi un film inattendu, qui tint ses promesses. Rien ne me poussait à aller le voir, sous ses aspects glauques sortis de derrière les fagots. Mais c'était avant que *Le Masque et la Plume* sur France Inter n'éveille ma curiosité. À vrai dire, c'est l'émotion que j'ai perçue dans ces critiques qui m'a fait penser que je ne pouvais pas rater ça. J'ai même ressenti une soudaine urgence de voir le film, une envie pressante de le découvrir. Oh, comme aurait pu être grande ma déception, oh combien fut immense mon émotion. Tout y était. Tout ce qu'on m'avait promis. Difficile alors de se faire une critique à soi. Mais essayons quand même.

Imaginez... Un paysage mi-lunaire, mi-cauchemardesque de misère sociale. Des petits tyrans déjà bien trop au fait de cette misère-là. Une chape de plomb qui s'abat sur des vies à peine sorties de l'œuf. Et le néant d'un avenir lointain, incertain, désespéré ou désespérant. Et nos personnages qui s'engouffrent là-dedans, qui s'y engluent jusqu'à s'y noyer... Alors on se dit zut, c'est mal barré. Moi qui parle tout le temps d'espoir, je me dis oups, où vais-je cette fois le trouver ? Et puis deux choses se passent.

D'abord une force, un courage. Une énergie du désespoir. Ces êtres qui malgré tout se battent, tentent de maintenir une ébauche de vie qui tienne la route, continuent à vouloir s'en sortir. Avec toujours la détermination d'affirmer une certaine dignité, de prouver et de se prouver qu'on peut y arriver. Tous perdent pieds, mais aucun ne renonce. Arrive un moment du film où l'on est complètement perdu avec eux, tout aussi sonné, où plus aucune issue ne semble possible.

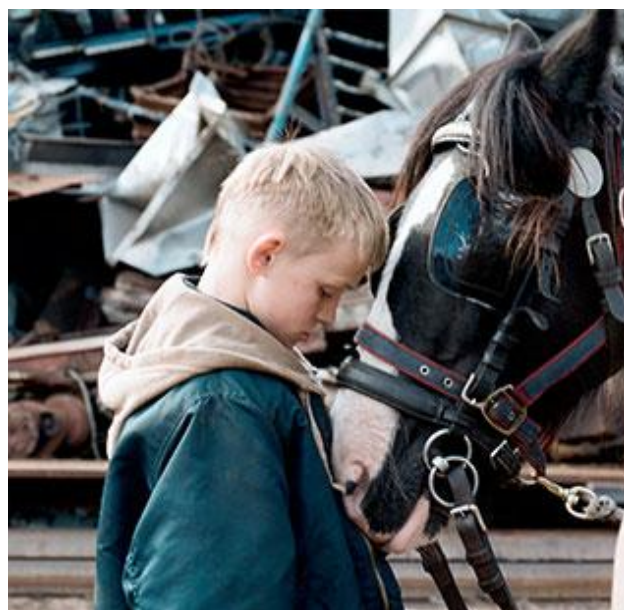
Et vient alors une surprenante et pourtant tout à fait crédible humanité. Une humanité profonde qui anime chacun des personnages, et que la réalisatrice prend soin de révéler pour

chacun d'eux. Une phrase, une étreinte, un geste. Et tout est dit. Et même au fond, tout au fond du puits, quand l'irréparable est commis, on voit la lumière. Comme dans ces beaux plans en contre-jour, qui dessinent les silhouettes des chevaux en ombres chinoises.

Je ne rentrerai pas plus dans les détails : le pire affront que l'on pourrait faire à ce film serait de le raconter. Il suffit de savoir que l'espoir y est. Tênu certes, mais bien là. Et qu'il est d'autant plus fort qu'il vient de loin, de si loin. De là où on ne l'attendait même plus. De là où on avait cessé d'espérer. Oh, et les chevaux ont une place surprenante. Personnages à part entière, présents en filigrane tout le long de l'intrigue, ce sont eux animaux qui viennent constamment, et jusqu'au bout, ramener douceur, amour, cœur à ces humains en détresse. Une détresse constante, visible, palpable, des visages jusqu'aux faits et gestes. Une détresse qui anéantie, pousse au plus bas, tente de déposséder ces êtres de leur humanité. C'est alors la perte qui sonne le glas. Qui réveille les esprits. Qui remet les gens et les choses à leur place. Qui redonne un sens à l'existence, à la vie. Qui leur ouvre les yeux et le cœur. On se rappelle ainsi, et eux aussi, qu'ils en ont un. Et comme eux, on se sent alors tout secoués de l'intérieur...

Mais qui est-il, me direz-vous, ce Géant égoïste ? De ce titre comme un mystère, une énigme, à chacun de le décrypter. Le film semble être comme une réponse au titre. En tout cas cela fait sens pour moi. Ce pourrait être l'Adulte, quel qu'il soit. Cet Adulte qui domine ces enfants

poussés à grandir trop vite. Ou le Géant égoïste pourrait résumer tous ces êtres qui tentent de se métamorphoser en plus grands qu'ils ne sont, déterminés à s'en sortir en écrasant les plus petits qui les regardent d'en bas. Le Géant égoïste pourrait être le monde, cette machine qui fait tourner les êtres et les vies. À l'infini. Qui n'épargne personne. Mais qui donne donc quand même un peu à chacun. Un Géant, sans conteste : par l'immensité, la complexité, les méandres de la nature humaine. Mais peut-être un peu généreux en fait ? Allez le rencontrer, il ne vous décevra pas.】



Conner Chapman

LE GEANT EGOÏSTE

Un film, une chanson

Le cœur d'un géant par Emily Loizeau

Les vaisseaux des corsaires
Sans repos
Depuis des millénaires
Ont perdu
Le cœur d'un géant

Les marins sous l'orage
Cherchent en vain
Un abri
Et le vent dans la nuit
Pleure comme
Le cœur d'un géant

Un berger au sommet
Des montagnes
Entendait l'arcane
Écoute, mon troupeau
comme il souffle
Le cœur du géant

Le troupeau égaré
Cherche en vain
Les sommets des montagnes
Ô berger, entends-tu
Les pleurs du géant ?

Je le tiens dans ma main
Juste là
Le cœur du monde
Il est si léger
C'est pourtant
Le cœur d'un géant

Titre *Le cœur d'un géant*, extrait de l'album *Pays sauvage* d'Emily Loizeau, Polydor, 2009.]

LE GEANT EGOÏSTE

Un film, un livre

Le combat d'hiver par Jean-Claude Mourlevat

Le Géant égoïste m'évoque un merveilleux roman de Jean-Claude Mourlevat, intitulé *Le combat d'hiver*. C'est une histoire qui retrace elle aussi le parcours de tous jeunes adolescents livrés à eux-mêmes, et confrontés à une réalité cruelle qui les dépasse. Et eux aussi vont tenter d'y faire leur place, de se dresser contre elle.

Le roman et le film se rejoignent selon moi par leur grande force émotionnelle, l'hommage à l'espoir et à l'enfance. Et comme on peut le lire sur la quatrième de couverture du livre : « Leur combat, hymne grandiose au courage et à la liberté, est de ceux qu'on dit perdus d'avance. Et pourtant. »

Ainsi, si l'on en croit la formule de Clio Barnard, le monde serait peuplé de géants égoïstes, le monde serait peut-être en lui-même le Géant égoïste. Et ce serait donc à nous, alors, de le rendre plus généreux...

***Le combat d'hiver* est un roman de Jean-Claude Mourlevat, paru en 2006 aux éditions Gallimard Jeunesse.]**



MILDRED PIERCE : Femme forteresse

Minisérie réalisée par Todd Haynes, avec Kate Winslet, Guy Pearce, Evan Rachel Wood, Melissa Leo, Mare Winningham. Scénario : Todd Haynes et Jon Raymond, d'après l'œuvre de James M. Cain. 5 épisodes de 52 minutes. États-Unis, 2011.

En deux mots, l'intrigue : Années 30, États-Unis, banlieue. Mildred Pierce est l'archétype de l'américaine classique : femme au foyer, cuisinière douée à ses heures, un mari, deux enfants, voiture, vacances et beaux-parents. Mais lorsqu'elle apprend que son mari la trompe, tout ce beau monde s'écroule. Elle décide de divorcer et de reprendre seule sa vie en main. Mildred Pierce va alors aller au devant de ses devoirs, de ses rêves et de ses ambitions, menant de front parcours professionnel, éducation des enfants et émancipation personnelle. Et ce toujours au nom d'un seul mot : la fierté.

Envoutante. Voilà comment je pourrais résumer *Mildred Pierce*. Une série, une femme, une personnalité envoutante. Un véritable et splendide portrait de femme forteresse. Mildred Pierce se bat sans arrêt, et ne cède devant rien. Elle se bat pour sa dignité, son indépendance, la reconnaissance, la réussite. Elle se bat contre son mari, son amant, la tyrannie de ses enfants, les préjugés, la fatalité, l'échec, l'humiliation. Elle se bat pour s'en sortir, et pour briller. Elle voit haut, elle voit fort, elle voit grand. Mais trop, toujours trop. Mildred Pierce veut tout réussir, et tout avoir, mais tout finit par lui échapper...

La série est perpétuellement recentrée sur ce beau personnage, auquel elle fait faire une complète révolution. On nous présente d'abord Mildred Pierce comme une femme ordinaire, commune, parfaitement fondue dans les États-Unis des années 30. Mais son divorce va nous révéler sa volonté, son entêtement, sa force et son ambition. On suit avec délectation la façon dont elle se dépêtre

des obstacles et court vers sa réussite, sa liberté, son bonheur, son accomplissement. Et l'on suit aussi la redescente, le lendemain de fête, le désenchantement. En l'espace de cinq heures, on retombe avec elle, aussi vite qu'elle est montée.

Ce portrait révèle tout d'abord une femme en avance sur son temps, qui déjoue les codes historiques et sociaux. En pleine crise économique, Mildred Pierce va trouver du travail, réussir et même prospérer. Avant que la Grande Dépression ne soit finalement la sienne... Mais en plus, Mildred Pierce va divorcer, trouver un amant, se remarier, être sa propre patronne, décider et vivre pour elle, s'émanciper. Et c'est sans doute parce que son avance est trop grande qu'elle plie sous le poids des jugements, des réalités et des carcans. Elle demeure tout de même une héroïne, qui sait tomber et se relever, sans cesse, et qui sait se montrer d'une extrême modernité.

Mais au-delà d'elle, la série dresse aussi le portrait d'une société dans un contexte particulier. Elle nous donne à voir les États-Unis des années 30 pendant la Grande Dépression. *Mildred Pierce* nous dépeint un modèle de société et ses problématiques, codes sociaux et idéaux de réussite. Un portrait à multiples facettes très réussi, servi par des acteurs parfaits (Kate Winslet est troublante de vérité), des plans très graphiques, des rebondissements captivants et comme je le disais, une atmosphère à proprement parlé envoutante.】



Familles de cinéma, familles au cinéma

Garrel et Doillon subliment le Sentiment,
avec LA JALOUSIE, UN ENFANT DE TOI et MES
SEANCES DE LUTTE



LA JALOUSIE

En deux mots, l'intrigue : Louis a eu une enfant, Charlotte, avec Clothilde. Qu'il a ensuite quittée pour Claudia. Celle-ci vit dans la peur que son amant la quitte. Mais c'est finalement elle qui va s'éloigner de Louis, et celui-ci qui va alors éprouver les affres de la jalousie. Qui se propagent jusqu'à sa fille, sa sœur...

Un film court, furtif. Un joli noir et blanc. Toute une bande de personnages, plus ou moins approfondis. Une intrigue peu dense, faite de petits riens, de petites choses attrapées, comme ça. Une soupe, un bonnet, une sucette. Un appartement, un autre, une rue, un bar, un théâtre.

Mais que raconte *La jalousie* ? Et bien justement, cela raconte la jalousie, et seulement la jalousie. Tous les éléments du récit, les personnages, la mise en scène viennent donner corps et cœur à ce sentiment précis. Un sentiment à l'œuvre dans chaque relation dessinée, pour chaque personnage incarné. Une jalousie sur tous les plans, à tous les niveaux. Du père à la fille, à la mère, à la belle-mère, à la sœur, à l'amie... Regards perplexes, doutes, peurs paniques, baisers... Chaque geste, chaque échange participe à nourrir l'émergence de ce ressenti.

Ainsi le film peut sembler un peu creux, ou évaporé, si l'on se limite à n'en recevoir que la trame narrative. Mais si l'on s'ouvre à ce que cela représente, il devient comme une métaphore de la jalousie, comme un exercice de style

visant à livrer ce sentiment. Et à partir de là, chaque bribe peut paraître anecdotique, mais finalement se révéler troublante d'intensité, d'authenticité, comme enlevée à la réalité. Le regard appuyé de la petite fille vers son papa lorsque la belle-mère lui pique. La curiosité difficilement dissimulée de la maman quand la petite rentre de chez papa. La crise d'angoisse qui pousse l'amoureuse à rejoindre en toute hâte son amoureux et à le serrer fort, fort, fort dans ses bras...

Tout ceci dans une belle partition, de splendides nuances de gris, de simples et jolis dialogues. De l'émotion pure. Le film a tout de la jalousie. Il en exprime le venin, la cruauté, la tristesse, la paranoïa... Mais aussi son jeu fantaisiste, délicat, amoureux, lumineux. Soit un jeu sur deux tableaux qui n'est pas de trop pour décortiquer toute la beauté, la complexité, la force, la passion du sentiment. Un jeu nourri par la présence juste, belle et intense des acteurs. Un Louis Garrel qui encore une fois nous révèle son incroyable potentiel comique et son immense sincérité. Une Anna Mouglalis toute en charmes et mystères, énigmatique. Une belle Esther Garrel, aux grands yeux captivants. Et cette petite Olga Milshtein, si jeune actrice déjà épatante, drôle et attachante, déjà repérée dans *Un enfant de toi*, de Jacques Doillon...

UN ENFANT DE TOI

En deux mots, l'intrigue : Aya et Louis se sont aimés et ont eu une fille, Lina. Maintenant Aya et Louis ne s'aiment plus, Aya aime Victor, et voudrait peut-être même un enfant de lui. Mais ce n'est pas si simple que ça...

C'est beau. Cette fusion, cette attirance des corps. On arrive à voir par ces images comment Aya quitte petit à petit Victor, s'éloigne de lui. Pour rejoindre Louis. Et voir comment Aya et Louis brûlent de désir et d'amour l'un pour l'autre. Ils nous font ressentir ce désir. D'autant plus lorsque l'amour entre Victor et Aya se fait de plus en plus violent, alors qu'avec Louis de plus en plus il s'adoucit. On perçoit d'ailleurs cette danse entre les trois personnages jusque dans mon écriture, qui valse perpétuellement autour d'eux. Et cette enfant solaire, qui les lie inexorablement. On les sent si timides, si fragiles de s'aimer si fort. Ils fusionnent à chaque plan, et encore plus lorsqu'ils se cherchent et se repoussent. Leurs baisers sont d'une délicatesse... On sent leurs corps s'approcher, on sent les cœurs battre. La tension et la douceur sont palpables. Même l'affrontement est beau, doux, délicat. Car c'est là que l'on saisit la perte de contrôle, le refus de l'abandon à l'amour. Le refus d'être blessé à nouveau. Et ce qui est certainement le plus merveilleux, c'est de nous donner à voir leur progression, leur cheminement vers une nouvelle promesse, un nouveau voyage. De nous montrer comment finalement, ils parviennent à y croire encore. Et cette gamine, qui agit avec une pertinence sans faille, une répartie

déconcertante, une tendresse constante. Une palette de personnages hypersensibles, qui font de leurs sentiments leur essence, de leurs émotions leurs seules préoccupations. Et qui proclament ainsi que non, décidément, on ne badine pas avec l'amour. Et que oui, définitivement, nous vivons par amour et pour l'amour. L'émotion est en permanence à couper au couteau, et on l'avale tout de go. Ils sont insupportables, un peu tous, simplement parce qu'ils n'écoutent que leurs cœurs. Parce qu'ils savent au fond d'eux, et parviennent même à nous en convaincre, qu'il n'y a qu'eux qui disent la vérité. Et ceux qui, à première vue, entravent cette histoire, poussent en fait d'autant mieux ces bien-aimés l'un vers l'autre. Et on ne veut pas, non surtout pas, que ça s'arrête...

En fait, *Un enfant de toi* trouve son illustration dans le film lui-même : les pérégrinations amoureuses d'Aya, Louis et Victor ne sont pas bien différentes de celles vécues par Lina dans la cour de récréation, où elle joue l'entremetteuse et même la faiseuse de couple. Quand Lina trouve la bague de sa maman, elle l'emmène à l'école pour marier deux de ses camarades. Et quand Aya s'en aperçoit et demande à récupérer le bijou, rien de plus simple pour Lina : elle somme ses amis de divorcer ! C'est tout simple en fait ! La petite voit clair dans le jeu des grands, et garde le nez fin pour tenter de réconcilier ses parents. Son papa lui demande finalement : « Lina, tu veux bien marier ton père et ta mère ? » « Ah oui ! » répond-elle.

MES SEANCES DE LUTTE

En deux mots, l'intrigue : Elle, et Lui. Sont temporairement voisins. Ont bien failli s'aimer. Mais ne veulent pas se l'avouer. En viennent alors aux mains, pour essayer de se le prouver, de se trouver, de se retrouver.

Un film de Jacques Doillon également, mais si différent ! Qui traite aussi du sentiment amoureux, mais vraiment pas sur le même plan ! Tout ce qui est retenu, doux, tendre, harmonieux dans *Un enfant de toi*, n'est que coups, claques, chutes, cris, poings et pieds dans *Mes séances de lutte*. Et tout n'est pourtant qu'amour dans les deux. Et l'on reconnaît bien entendu la joute verbale et l'attraction des corps si chères à Doillon. Il a cette particularité d'installer le désir, de rendre palpable la tension entre ses personnages, par des scènes denses et longues, où par la parole et par le corps ils s'unissent.

Mais de plus, *Mes séances de lutte* m'a énormément fait penser à *La jalousie*. En effet, ils se rejoignent selon moi dans l'idée de métaphore, d'exercice de style. Si Philippe Garrel semble bien avoir voulu représenter la jalousie, Jacques Doillon a tout l'air quant à lui de vouloir nous livrer l'affrontement amoureux. Comme celui de Garrel, son film ne traite que d'une et une seule chose, unique, épurée, sans rien autour. La trame narrative est là aussi très limitée, très abstraite. On ne sait réellement qui sont ces personnages, ce qu'ils font là, et dans la vie. On ne peut les replacer dans la réalité. Mais on peut saisir de réel leur relation, le développement durant tout le film de leur rencontre. Un film qui retrace en fait leur

parcours pour se rejoindre. Un film qui n'est que paroles, et que gestes. Un film physique. Comme une séance de lutte. On est captivé uniquement par ces corps qui tentent de se parler, d'entrer en communication. Et ce par la force. Comme une catharsis du sentiment amoureux, une façon de s'en délivrer. Ainsi *Mes séances de lutte* a tout d'une bulle : une expérience furtive, intense, mouvementée, aussi éphémère et colorée qu'une bulle de savon. Une belle image.

Dans cet exercice, les interprètes (Sara Forestier et James Thierrée) se livrent entièrement. On les perçoit sincères, joueurs, amusés, mais aussi écorchés et à fleur de peau. Ils prêtent leurs traits et leurs corps à ces figures anonymes, pour les porter au plus haut. Ils jouent la passion, dans tout ce qu'elle a de beau, de plaisant, d'intense, de charmant ; mais aussi dans tout ce qu'elle a de cruel, de cru, de douloureux, d'insondable, d'incompréhensible. Une passion qui semble bien rejoindre l'ambivalence de *La jalousie*...

- ***La jalousie* est un film de Philippe Garrel, avec Louis Garrel, Anna Moulalis, Olga Milshtein, Rebecca Convent, Esther Garrel. 1h17, France, 2013.**
- ***Un enfant de toi* est un film de Jacques Doillon, avec Lou Doillon, Samuel Benchetrit, Malik Zidi, Olga Milshtein. 2h16, France, 2012.**
- ***Mes séances de lutte* est un film de Jacques Doillon, avec Sara Forestier, James Thierrée. 1h39, France, 2013.]**

Deux films, une chanson :

LES VENTS CONTRAIRES pour lier MES SEANCES DE LUTTE et 2 AUTOMNES 3 HIVERS



Sara Forestier, James Thierrée

Les vents contraires **par Bertrand Betsch**

Nous avons affronté les vents contraires
Nous avons lutté tous nus dans la boue
Nous avons marché sur des bris de verre
Nous nous sommes frottés aux caresses
des fous, et pourtant

Nous sommes toujours debout
Nous sommes encore debout
Et nous tenons le coup

Nous avons reçu des jets de pierres
Nous nous sommes battus contre la terre
entière
Nous avons perdu tous nos soldats
Nous avons perdu jusqu'au sens du
combat, et pourtant

Nous sommes toujours debout
Nous sommes encore debout
Et nous tenons le coup

Nous avons rampé sous des nuits gelées
Des pluies orangées, nos yeux délavés
Nous avons traversé le pont des noyés
Des rêves enragés nous ont déchiré, et
pourtant

Nous sommes toujours debout
Nous sommes encore debout
Et nous tenons le coup

Nous avons couru jusqu'à perdre nos pas
Nous n'avons jamais su prendre le bon
train
Nous n'avions jamais cru que nous avions
le choix
Nous sommes devenus des cris dans le
lointain, et pourtant

Nous sommes toujours debout
Nous sommes encore debout
Et nous tenons le coup
Et nous tenons le coup

**Titre *Les vents contraires*, extrait de l'album
« *La chaleur humaine* » de Bertrand Betsch,
Pias, 2007.]**



Bastien Bouillon, Vincent
Macaigne, Audrey Bastien,
Maud Wyler

2 AUTOMNES 3 HIVERS, de Sébastien Betbeder

Avec : Vincent Macaigne, Maud Wyler, Bastien Bouillon, Audrey Bastien, Pauline Etienne. Scénario : Sébastien Betbeder. 1h31. France, 2013.

En deux mots, l'intrigue : *2 automnes 3 hivers* invite à suivre les pérégrinations de deux amis, Arman et Benjamin, au fil des saisons, des embûches et des amours. L'enveloppe poétique du conte nous livre le portrait de jeunes trentenaires en construction, en recherche, en devenir...

Film curieux. Doux, mou, délicat. Comme un morceau de chocolat qu'on laisserait fondre dans la bouche sans trop y penser, puis qui appellerait un deuxième morceau une fois terminé.

Au début bon, on appréhende un peu. L'aspect très didactique du film, avec sa narration appuyée, ses confessions face caméra, son chapitrage très découpé... Tout cela laisse un peu perplexe. Et puis, on ne sait quand ni comment, ça décolle. Peut-être du fait du côté carton-pâte, théâtre de papier finalement assumé. Une fois plongé dans le récit, les décors, les couleurs, les lumières, avec ces personnages qui se découpent nettement au premier plan pour nous raconter leur histoire, tout cela prend l'aspect d'un joli petit théâtre de marionnettes. Une certaine magie vient habiller l'intrigue pour la réinventer en conte. Du coup, hop, on adopte complètement la forme. On s'y habitue et on s'y plaît.

Et ce d'autant plus que, sous couvert d'une histoire relativement banale et légère, le film surprend véritablement dans des rebondissements dramatiques.

Nos personnages lunaires et enfantins, déconnectés de la réalité, font soudain face à des incidents bien réels, et bien réalistes. Une gravité elle aussi assumée, mais toujours traitée avec poésie, décalage et détachement. Ainsi nos personnages deviennent des héros, des héros du quotidien, des princes et princesses contemporains. Si bancales, si modestes, si attachants. Sous la trame de la bluette émerveillée, le film dessine avec subtilité toute une dimension réaliste où, confrontés à leurs problèmes respectifs, Arman, Amélie, Benjamin, Katia et les autres se posent des questions, font face à leurs sentiments, leurs convictions, leurs choix... Des questions bien réelles celles-là, dans le doux emballage de la belle rencontre amoureuse. Le film trouve sa force dans cet accord parfait entre le rêve poétique et déconnecté, et une manière très ancrée dans le réel de vivre ce rêve éveillé.

Rien n'est vraiment là, tout est enlevé, attrapé au vol et posé là, comme ça. Mais de ce fait tout a sa place : le hasard, le rêve, les angoisses, le chagrin, l'amour... Un portrait à quatre mains réussi, où l'on se met dans la peau de chacun. Il y a même de la place pour des seconds rôles intrigants, comme le cousin dépressif de Katia, ou la sœur de Benjamin. Certes leurs portraits à eux ne sont pas poussés bien loin. Certes on ne sait pas vraiment qui ils sont, ni pourquoi ils

2 AUTOMNES 3 HIVERS

Un film, un livre

sont là. Mais par son traitement entre rêve et réalité, le film peut se permettre cela. Alors on saura le métier de Katia ou d'Amélie, mais pas celui d'Arman. Car comme il nous le dit au début, dans son cas ce n'est pas intéressant. Le film a cela de juste : il ne se saisit que de ce qui participe au récit. Le reste on s'en fout ! Finalement, hésiter à passer un coup de fil, ou s'évader dans des séries télé pour ne pas trop penser sont des éléments du réel bien plus forts que la présentation d'un curriculum vitae... Et sont tout autant narratifs.

Le film ose beaucoup de choses, pioche partout : passages chantés, images cryptées, ellipses, images d'archives, films, peintures et photos convoqués... Mais pas trop. Il n'en fait jamais trop. Alors forcément, on craque. Notons d'ailleurs un joyeux choix de musique, et de merveilleux acteurs aux regards sidérants. Tout ça pour dire que le film est introduit par cette phrase : « il faut que quelque chose se passe. » Et bien oui, quelque chose se passe.

Benjamin a précisément raison lorsqu'il dit que « ça sent la fin du début », et non comme on le dirait habituellement : « le début de la fin ». En effet, ça sent la fin, mais seulement du début. Ce qui est bien, c'est que ça continue.】



Vincent Macaigne, Maud Wyler

Les jolis garçons par Delphine de Vigan

Glissons de *2 automnes 3 hivers* vers *Les jolis garçons* de Delphine de Vigan, qui dresse le portrait de trois hommes qui vont marquer la vie d'Emma, son héroïne.

J'y retrouve en commun avec le film l'aspect décalé, fantaisiste, presque irréaliste de la rencontre amoureuse. Et ce en fort contraste avec une certaine platitude de la réalité. Des petites histoires qui sont autant de petites quêtes d'amour, dans la recherche et la découverte. Et qui vont même des fois jusqu'à transgresser le réel, jusqu'à rêver la rencontre, fantasmer l'amour. Sans jamais oublier de vivre, toujours le long du chemin vers la recherche, la rencontre, la découverte de soi-même.

Soit deux façons d'esthétiser la rencontre, le lien amoureux, par une déclinaison de portraits...

Les jolis garçons est un roman de Delphine de Vigan, paru en 2005, aux éditions Jean-Claude Lattès.】

Un film, une histoire, un hommage

LA MARCHÉ

En deux mots, l'intrigue : *La Marche* retrace le parcours de la véritable « marche contre le rascisme et pour l'égalité », réalisée en 1983 suite à de nombreuses agressions rascistes. L'idée était d'appeler au calme, au respect, et de revendiquer les droits des étrangers en France.

Lyon, cité des Minguettes. En bas d'un immeuble, un petit groupe de jeunes zone, discute. Un décor qui n'est pas sans rappeler *L'esquive*, d'Abdellatif Kechiche, qui mettait en scène par une approche troublante d'authenticité et de sensibilité, la vie des jeunes dans les banlieues. Bon, déjà ce n'est pas vraiment le sujet ici, et le film va trouver sa force ailleurs. En effet, les personnages se cachent sous des traits moins fins que ceux de Kechiche. Mais s'ils sont un peu caricaturaux, ils vont néanmoins nous conquérir. L'attachement est quasi-instantané. Car assez vite, le groupe se dessine, la démarche aussi, et le mouvement démarre. Et c'est là que, selon moi, le film réussit, car plutôt que de présenter un groupe anonyme, déterminé, soudé, il décortique toute sa mise en place, sa construction, ses distorsions, et ainsi dessine les personnalités de chacun. Le temps du film permet vraiment de suivre cette progression, les liens qui se font et se défont, les affinités et les amitiés. *La Marche* vient rappeler l'importance et le pouvoir de la lutte, vient rappeler un évènement, et des faits

encore malheureusement d'actualité. *La Marche* vient presque nous dire qu'il n'y a plus qu'à recommencer. Mais pour cela, le film se charge d'espoir, d'optimisme, et de légèreté. Et derrière cette trame majeure, il est intéressant de découvrir l'enjeu d'une telle action, et ce en général, mais aussi pour chaque personnage. Tous ont une bonne raison de la faire, cette marche, mais tous pour une raison profonde et personnelle. Prouver et se prouver qu'on en est capable, se rendre utile, la surveiller, la perturber, être accepté, se défendre, se rencontrer... D'un enjeu global, elle devient pour chacun un enjeu personnel. Et c'est le cas, d'après moi, dans toute démarche militante. Il y a toujours derrière cela, quelque chose à régler avec soi-même, qui s'épanouit dans le combat. Car si la lutte est parfois douloureuse, veine, ou acharnée, elle est aussi source de tellement de joies, de rencontres, et d'espoirs... Car elle lie, elle fédère, elle soude. Elle fait avancer. Ceci étant parfaitement illustré dans ce film, où les personnages avancent littéralement, mais où ils évoluent chacun aussi à leur niveau, où ils tirent tous leur leçon de cette expérience-là. Et *La Marche* va jusqu'au bout, fidèle à sa réalité historique, honnête et sincère envers ses personnages, face aux petites victoires et aux échecs. On prend le temps d'être emportés avec eux, d'être exaltés, découragés, indignés, désespérés,

revigorés comme eux, et finalement, arrivés. Et une fois de plus, le film ne se trompe pas : il montre bien comment, après l'apothéose finale, nos personnages sont un peu perdus. Tout retombe à plat, et comme le chauffeur du camion, personne n'a vraiment envie que ça s'arrête...

Après une telle intensité, il est pourtant temps de faire le bilan et de revenir à la réalité. C'est beau, et on l'a fait, et c'est possible. C'est vivifiant de se dire que les gens peuvent réagir, s'unir, se révolter et décider de marcher ensemble. Mais quelle pointe de mélancolie lorsqu'on regarde aujourd'hui autour de nous, qu'on tend l'oreille et qu'on se dit que tout est à recommencer. Un film juste et beau pour la mémoire, qui vient rappeler au courage et à la liberté. Et la lutte continue...

***La Marche* est un film de Nabil Ben Yadir, avec Olivier Gourmet, Twefik Jallab, Vincent Rottiers, Nader Boussandel, Lubna Azabal, Hafzia Herzi, Charlotte Le Bon, M'Barek Belkouk. 2h, France, 2013.]**



Vincent Rottier, Twefik Jallab, M'Barek Belkouk,
Charlotte Le Bon, Olivier Gourmet, Jamel
Debbouze

Une note musicale

Et hop, une petite parenthèse, avec l'**info insolite** du mois !

J'ai curieusement fait le rapprochement entre deux morceaux portant le même titre, mais si différents... C'est amusant ! Écoutez donc *Le Banquet* de Camille, puis celui de Yann Tiersen ! Pourquoi pas ?

Dans celui de Camille, on se laisse porter par une douce mélodie qui dévoile des paroles inopinées, et une chute finale irrésistible...

Dans celui de Yann Tiersen, on se plaît à imaginer le banquet en question, au rythme de cette ritournelle entraînante ! Et si l'un et l'autre s'invitaient ?

- Titre *Le Banquet*, extrait de l'album *Ilo Veyou* de Camille, EMI, 2011.
- Titre *Le Banquet*, extrait de l'album *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* (bande originale du film) de Yann Tiersen, Virgin Records et Labels, 2001.]

LE LOUP DE WALL STREET, de Martin Scorsese

Avec : Leonardo DiCaprio, Jonah Hill, Margot Robbie, Kyle Chandler. Scénario: Terence Winter, d'après l'oeuvre de Jordan Belfort. 2h59. États-Unis, 2013.

En deux mots, l'intrigue : *Le loup de Wall Street* est une adaptation du roman éponyme de Jordan Belfort, écrit à sa sortie de prison en 2005. Il y retrace son parcours depuis ses débuts comme courtier à Wall Street à la fin des années 80, jusqu'à sa chute. Au départ simple et sage courtier, Jordan Belfort va vite être happé par l'avidité et la folie des grandeurs, fondant sa propre firme de courtage, Stratton Oakmont. Son ascension prodigieuse lui vaudra le surnom du « Loup de Wall Street », un loup prêt à tout, qui ira au bout du pouvoir, de ses désirs, tentations et ambitions. Au bout, et bien bien trop loin...

Très franchement, je n'avais pas du tout envie d'aller voir ce film. Comment peut-on intéresser un spectateur pendant trois heures en dépliant sur l'écran la vie d'imbéciles finis, qui consomment, consomment, consomment. Argent, drogues, sexe, objets, personnes, argent, argent... Ils amassent et avalent tout. Tout le temps. Et bien si, cela peut devenir passionnant. D'abord parce que c'est terriblement bien amené, et que ça en devient effrayant...

La vie de ce trader incarné par Leonardo DiCaprio (formidable) n'a rien d'exceptionnel ni d'héroïque, loin de là. Elle est même assez déconcertante, et inquiétante, lorsque l'on sait que ce genre de vie existe. Mais en poussant dans leurs retranchements mise en scène, jeu d'acteur et rebondissements,

Scorsese emporte avec lui le spectateur, n'importe où, et jusqu'au bout. Et à mesure que le récit progresse, voilà ce que l'on voit : de parfaits crétins. De pauvres êtres humains qui se jettent sur tout ce qu'ils peuvent posséder, qui détruisent tout sur leur passage dans leur propre intérêt et qui se croient finalement les maîtres du monde. Mais qui le croient seulement. Des crétins qui n'ont même pas conscience qu'ils perdent et massacrent tout, qu'ils n'ont rien, et que tout peut leur échapper du jour au lendemain. Le rythme du film fait l'effet d'une vague de folie qui les emporte, beaucoup trop vite, beaucoup trop loin, et dont ils ne ré-atterrissent jamais vraiment. Des crétins finalement happés définitivement par une dose de drogue trop forte, trop folle. Qui donne à leurs yeux tant de contenu à l'inertie de leur existence.

Scorsese décortique ces clowns ridicules, jusqu'à en faire des monstres, bavant, rampant, fumant, convulsant, perdus dans ce monde trop petit pour eux. Des monstres qui croient maîtriser la réalité, mais qui ne parviennent à y vivre que s'ils en sont déconnectés. Seulement si tout bouge, brille, explose, tourne, vrille. Lorsque tout s'arrête, cela n'a plus aucun goût. Des monstres qui pensent diriger le monde, ou du moins leur monde, mais qui se manipulent tous entre eux, qui s'arnaquent les uns les autres, qui se

LE LOUP DE WALL STREET

Un film, un livre, une chanson

Cosmopolis, par Don DeLillo

En parlant trader, monnaie et cours du marché, on peut se plonger dans cette chronique d'un monde en dégénérescence, arrivé aux limites d'un système déboussolé. Avec au milieu notre protagoniste, Eric Packer, tout aussi déconnecté et trop loin, vraiment trop loin de ceux qu'il croit mener par le bout du nez.

Cosmopolis est un livre de Don DeLillo, paru en 2003, aux éditions Scribner.

Money note, par Camille

A écouter pour l'occasion ! Une chanson qui vaut plus par sa performance et son clip que par ses paroles, et que je vous laisse donc découvrir en direct. Un singulier clin-d'œil au film !

Titre *Money Note*, extrait de l'album *Music Hole* de Camille, EMI, 2008.]

mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Tous les numéros parus sont disponibles en téléchargement libre, format PDF, sur la page Facebook et sur le site. N'hésitez pas à les visiter ou à me contacter !

- Mail : mathildacantat@gmail.com
- Facebook : aimez ma Page « Mécina Les cahiers critiques de Mathilda »
- Site Web : <http://mecina.jimdo.com>

Rédaction et mise en page : Mathilda.

jouent perpétuellement de leur prochain, pour finalement ne plus pouvoir compter sur personne. Et finir seul, et sans rien. Presque à plaindre ! Des monstres qui croient profiter de tout, et dont tout le monde profite sur leur dos. Bref, de grossiers personnages qui, comme sous l'effet d'une de leur quelconque drogue, gonflent, gonflent à l'hélium et à la fin se dégonflent aussi vite, se ratatinent, et s'écrasent, tous petits et tous fripés.

Une fois distancié de ce curieux cirque de fous, on perçoit ce que le film dit de ce monde, de ce que sont devenues ces vies noyées dans la consommation, la possession. De ces gens qui nagent dans le système tout en ne supportant justement pas cette réalité-là. Et ainsi Scorsese développe toute la dimension de cet imaginaire, comme un espace de rêve, où l'on pourrait conduire la planète où l'on veut, comme on veut, en obtenant tout ce que l'on désire, en assouvissant chacun de ses fantasmes. Un rêve qui tourne vite au cauchemar. Un rêve d'abord troublant, dérangeant, voire horripilant pour le spectateur. Mais qui lorsqu'il tourne au vinaigre devient un cauchemar jubilatoire et grotesque. Alors ça fait un peu peur, oui. Mais ça fait rire, aussi.]



Au premier plan : Leonardo DiCaprio